

## lettres étrangères

## Les tombeaux vides de Danilo Kis

● *Le regard neuf d'un écrivain serbo-croate sur la révolution qui dévore ses enfants.*

EN ce début des années 20, on ne danse plus la valse à Vienne et à Budapest. A Pétrograd, à Moscou, dans les palais délabrés, on se réchauffe avec des meubles précieux, avec d'anciennes bibliothèques. On meurt de faim dans les récentes Républiques soviétiques de toutes les Russies, et on tue. Du grand chambardement, guerre mondiale et révolution, émergent de nouveaux États. Comme des naïves fois, ils voguent depuis le rivage engouti du passé vers un avenir incertain et portent, sur leurs ponts branlants, des populations électrisées par de nouvelles libertés. Fanatisées d'idéologies nouvelles, de nouveaux chauvinismes, aussi ! Cet avenir, maintenant nous le connaissons : Hitler au cœur du continent, carnage fratricide en Espagne, Staline qui peuple la Sibérie de mort-vivants, enfin l'Europe, la belle, la fragile, qui vole en éclats. De ce temps lointain mais si proche, de ces espaces exotiques mais tellement voisins, nous arrive aujourd'hui un roman composé de sept récits, un roman à sept tiroirs, versions d'une même saga de bruit, de fureur et de sang. Ce texte, il faut absolument le lire.

Avec le premier récit, *Un coupeau au manche de bois en rose*, Danilo Kis nous projette dans la dimension imprécise, plus spirituelle que géographique, de la « Cacanée » de Mûsel. De la Bucovine jusqu'à l'Adriatique, depuis Prague jusqu'en Transylvanie, les Slaves, les Latins, les Hongrois, les Germains et les Juifs se côtoient, se détestent, se mélangent dans un cocktail explosif. Quand on est petit apprenti comme Mikčha, quand on est mu par un grand dessin messianique, on devient révolutionnaire professionnel. Puis on se retrouve en Russie, dans l'opposition. On est arrêté, on signe des aveux, on meurt de scorbut dans un camp aux confins de l'Arctique. Dans le second chapitre-récit, *La révolution est une truite qui dévore ses enfants*, le héros — soie du premier — est né en Irlande, « la plus lointaine Thulé, terre par-delà la connaissance... de famine, de tristesse, de violence ». C'est pourquoi il devient bolchévique, se bat en Espagne, est enlevé par la G.P.U. et périt en Sibérie pendu par les pieds. Il y a aussi, dans les *Lions mécaniques*, l'histoire féroce d'une église désaffectée en Russie, remise en état aussitôt par l'autorité, à l'occasion de la visite d'un ministre français libéral, naïf et sympathisant avec le parti. Et puis celle d'un médecin communiste innocent, déporté au cercle polaire, qui joue sa vie aux cartes avec un détenu de droit commun, et la perd. Il sera tué trois ans après sa réhabilitation officielle, dans un hôpital de Moscou, par son partenaire de jeu évadé (*Le Cercle magique des cartes*).

● *Le « délit de pensée »*

De vrais et de faux témoignages, de personnages célèbres, réels ou fictifs, de documents authentiques ou postiches, sont incorporés dans le texte, et cet amalgame subtil confère aux chapitres de ce roman éclaté la précision aberrante et glaciale d'un véritable délire onirique. On penserait volontiers aux héros tragiques de Kóstler, sous la plume d'un Boris Vian balkanique, ou bien à ceux de Plénier. Mais, contrairement aux personnages du *Zéro et l'infini* ou de *Feux Passés*, qui tendaient leur nuque au bourreau après avoir avoué une fausse culpabilité « objective », ceux de Danilo Kis opposent à leurs oppresseurs la

ruse, la violence, un tonique désespoir.

Le dernier chapitre donne à l'ensemble son unité, son sens, sa profondeur, sa distance : *Chiens et Livres* est en fait la transcription à peine modifiée d'un registre de l'Inquisition au quatorzième siècle, le procès d'un juif converti sous la torture, quelque part dans le sud de la France. Chaque fois qu'il le peut, le héros revient à sa première religion. On ne saura jamais s'il est mort sous les coups ou s'il fut brûlé, vingt ans plus tard, pour « délit de pensée ». Dans un temps, dans un espace différent, encore le tombeau vide d'un homme qui pensait autrement.

Danilo Kis est un écrivain yougoslave, né en 1925, près de la frontière hongroise. Après avoir enseigné le serbo-croate en France, il vit aujourd'hui à Belgrade. Il a traduit, pour ses compatriotes, les poètes importants de ce temps : les Hongrois Petöfi, Ady, Atilla, les Russes

Mandelstam, Essenine, Tsvétaeva, enfin Lautréamont, Verlaine, Prévert et Queneau. Ce que distingue les textes cruels et concis de Danilo Kis de la plupart des proses qui témoignent et accusent l'univers concentrationnaire, et ses retombées, c'est l'effacement de l'accusateur, la distance du témoin. Cette distance, cet effacement, privilégient le jeu littéraire, les reflets infinis de la réalité restitués par une multitude de miroirs déformants. Chez cet écrivain, l'imaginaire, la mise en dérision, la parodie et le canular, conduisent finalement vers une vérité beaucoup plus essentielle et profonde que celle de « l'histoire objective » et de ses buts immédiats.

EDGAR REICHMANN.

★ *UN TOMBEAU POUR BORIS DAVIDOVITCH*, sept chapitres d'une même histoire, de Danilo Kis. Roman traduit du Serbo-croate par Pascale Delpech, coll. « Du monde entier ». N.R.F., Gallimard, 160 pages. Environ 41,75 F.

## Prosateurs et poètes aux portes de l'Orient

● *La dernière livraison de la revue Europe et un roman macédonien.*

SIX républiques fédérales, deux régions autonomes, trois langues sœurs (le serbo-croate, le slovène, le macédonien), deux alphabets (le latin et le cyrillique), trois religions (chrétienne, musulmane, juive), un régime socialiste original, des paysages superbes, c'est cela la Yougoslavie et, sans doute, un peu plus. En 1965, la revue *Europe* présentait dans leur diversité culturelle ces peuples qui avaient retrouvé leur Etat, leur unité, sur les terres partagées jadis entre la monarchie des Habsbourg et l'empire du Sultan. Pourtant, dans ce panorama exhaustif, ne figuraient pas — à l'exception du truculent Miodrag Bulatovic — des auteurs familiers au public occidental. Au moins, la livraison d'*Europe* a-t-elle eu le mérite non négligeable de signaler l'existence d'une littérature aux multiples facettes, s'épanouissant aux portes de l'Orient.

Le mensuel de la rue Richelleu consacre maintenant un numéro spécial à la Bosnie-Herzégovine, une des plus intéressantes mais aussi des plus pauvres républiques de la Fédération. Des nouvelles et récits d'écrivains chevronnés comme Mesa Selimovic (1), Vitomir Lukic ou Camil Sijaric, s'inspirent surtout de la dure réalité du pays, de son passé tourmenté. Leurs textes nous transportent dans les hautes vallées des Balkans aux noms enchanteurs, la Bosna, la Drina, si chère à Ivo Andric, et la glorieuse Neretva (2), ils évoquent des villes comme Tuzla, Sarajevo, Mostar, où les minarets délicats saluent amicalement les lieux de prière chrétiens. C'est la contribution d'Andric qui exprime, sans doute, le mieux la spécificité de ce pays étonnant où coexistent pacifiquement le christianisme, le socialisme et l'Islam. La poésie, elle, reflète la volonté farouche des jeunes créateurs de préserver leur identité. Son lyrisme contenu est très émouvant.

Un romancier des grandes migrations

L'attribution du prix Nobel de littérature à Ivo Andric (3), en 1961, ne récompense pas seulement un auteur éminent, elle attire aussi l'attention du public international sur les prosateurs yougoslaves importants : Miroslav Krleža et Peter Segedin, publiés en France chez Calmann-Lévy, Danilo Kis et Vasco Popa, chez Gallimard, d'autres encore. Enfin, Seghers, toujours en collaboration avec l'Unesco, consacre en 1969 une anthologie aux pro-

sateurs de la Slovénie, une des six républiques fédérales de Yougoslavie.

Voici aujourd'hui un roman qui nous arrive de Macédoine. Bozjin Pavlovski, son auteur, est l'écrivain des grandes migrations. La Macédoine, étendue de plateaux et de montagnes escarpées, secouée de séismes terrifiants, comme la Bosnie-Herzégovine, comme le Monténégro, arrive à peine à nourrir ses populations. C'est pourquoi les habitants quittent leur foyer, vont chercher fortune ailleurs, mais retournent généralement au pays. Pavlovski nous raconte justement l'itinéraire douloureux d'un groupe de travailleurs immigrés, exilés volontaires, sous le ciel de plomb des tropiques. L'intérêt de ce roman, peut-être trop long et aux personnages trop nombreux, réside dans les réactions des Macédoniens dépayés. En effet, éduqués, instruits dans un régime socialiste qui n'arrive pas à les utiliser selon leurs compétences réelles, ils doivent s'adapter pour survivre à une société soumise aux impératifs brutaux de la production. Cet univers hostile, régi par la cruauté, ne fait qu'exacerber la nostalgie lancinante des « pays aux quatre saisons, où les fleurs ont un parfum, la viande du goût et où les femmes savent tout ce qu'il faut pour l'amour ».

Né en 1942, dans un village de Macédoine, Bozjin Pavlovski, après avoir exercé des métiers très variés, se trouve actuellement directeur d'une maison d'édition en Yougoslavie. Il est l'auteur de deux romans, de plusieurs récits de voyage et d'un scénario de film où il évoque, comme dans *Western Australia*, le problème dramatique des expatriés.

E. R.

★ *EUROPE*, revue littéraire mensuelle, octobre 1979 : Bosnie-Herzégovine, littérature et arts, 250 pages illustrées.

★ *WESTERN AUSTRALIA*, de Bozjin Pavlovski, roman traduit du macédonien par Maria Bezanovska. Les Éditions français réunis, 315 pages. Environ 60 F.

Berger-Levrault

229, bd Saint-Germain, 75007 Paris

Espace

Collection dirigée

Les hommes, leurs paysages

BERGERS des Cévennes

Saint-NICOLA

L'homme et l'animal

CC

1429 ?\*  
DE LA MONDIALE D'ORLÉANS

JEANNE D'ARC

HISTOIRE

des albums tout en couleurs pour les 8/12 ans.

HACHETTE



(1) *Le Derbitch* et *le commissaire*. Gallimard. Voir « le Monde des livres » du 14 octobre 1977.

(2) Une célèbre bataille s'y déroula et opposa les partisans de Tito aux forces allemandes d'occupation.

(3) En français aux Éditions Plon. Stock, l'Age d'homme, Publications orientalistes de France avec l'Unesco.